

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

DERNIER MOT A M. IORGA

A mon article intitulé *Roumains et Hongrois en Transylvanie*, publié ici-même (1928, pp. 269-283), et dans lequel j'avais repoussé son offensive avec des arguments sérieux et de bonne foi, M. IORGA vient de répondre avec ressentiment et indignation (*Revue historique du Sud-Est Européen*, 1929, pp. 89-95). Chaque ligne de cet article montre que l'auteur se sent blessé dans son amour-propre national et dans sa réputation scientifique. Or, ce n'était pas là mon but et je n'entends pas le suivre dans le domaine des personnalités. Comme j'ai déjà exposé mes arguments dans le détail et que M. IORGA n'apporte aucune donnée nouvelle pour les réfuter, je désire seulement caractériser sa méthode de discussion dans ce qui va suivre, laissant à nos lecteurs la tâche, assez facile, d'en tirer des conclusions.

En effet, n'a-t-on pas le droit de s'étonner du manque d'esprit de suite et d'objectivité de M. IORGA quand on le voit accuser la *Revue des Etudes Hongroises*, dont un collaborateur a osé révoquer en doute une de ses assertions, de servir « à des buts politiques sous les dehors de la science historique et philologique » alors que naguère il a lui-même reconnu que la même revue avait publié « un travail de tout premier ordre, qui témoigne d'un grand et très remarquable effort d'objectivité dans l'étude de questions irritantes » (*Rev. hist. du Sud-Est Eur.* 1928, p. 172).

Il entre aussi dans sa méthode de m'imputer à tout prix un sentiment de haine et de mépris envers le peuple roumain ; or, j'ai protesté déjà dans mon précédent article contre cette insinuation. Parce que je ne crois pas, comme bien d'autres, à la théorie romantique de la continuité daco-roumaine qui flatte l'amour-propre national des Roumains et parce que je considère les Rou-

mais comme des immigrants établis en Transylvanie postérieurement aux Hongrois, M. IORGA prétend que j'affirme que les Roumains sont de « misérables envahisseurs, venus par petites bandes à la tzigane » (p. 20). En général, il use volontiers des termes de « Tziganes » et « vagabond » encore que je ne les aie jamais employés dans mon exposé. C'est la réponse de M. Iorga qui est de nature à exacerber la haine entre deux nations qui devraient s'estimer réciproquement.

Dans l'affaire de la continuité daco-roumaine le dernier mot a été prononcé par les linguistes, la linguistique étant la plus sûre conseillère pour les périodes où les documents font défaut. Sans vouloir parler des linguistes hongrois¹ nous nous contentons de renvoyer nos lecteurs à l'œuvre puissante de M. Alexandre PHILIPPIDE : *Originea Românilor* (Iassy, 2 vol. 1925 et 1929) qui — professeur roumain — a osé s'attaquer avec une profusion de détails nouveaux et intéressants à la théorie de la continuité daco-roumaine, en donnant ainsi la preuve d'un courage fort louable.

Cet ouvrage, sur lequel la critique roumaine semble faire la conspiration du silence, fait justice des affirmations de M. Iorga, dépourvues de fondement historique (I, 781-804, 833-840, 848 ss.). Sans doute M. PHILIPPIDE, tout comme le savant professeur allemand Gustav WEIGAND qui a montré encore tout récemment, en examinant les éléments albanais de la langue roumaine, le manque de solidité de la théorie daco-roumaine (*Balkanarchiv* III, 1927, pp. 208-226) n'appartiennent pas à cette « vieille école politico-historique magyare » qui fut fondée du reste par l'Allemand RÖSSLER et continuée de nos jours par le Tchèque KADLEC. M. Iorga écarte ces derniers avec le geste méprisant du savant amoureux de sa propre érudition. « Je les récuse », dit-il simplement. Il leur oppose, ainsi qu'à ma modeste personne, ses six points irréfutables. On a vu qu'il y a des Roumains qui osent les révoquer en doute et on saura choisir entre la méthode précise des philologues et des linguistes et les dogmes fondés sur l'autorité de M. Iorga.

Afin de prouver que l'invasion mongole (1241) n'a pas exercé d'influence notable sur le nombre des chartes conservées jusqu'à nous, j'avais cité le nombre des chartes royales immédiatement

1. L'autorité de M. Elemér MOÉR, cité avec triomphe par M. Iorga et qui prétend réfuter les démonstrations de M. MELICH (cf. *Ung. Jahrb.* VI, 4 et *Rev. hist. du Sud-Est Eur.* 1929, p. 183) est, du moins en matière linguistique, assez contestable. Cf. les critiques de M. MELICH dans *Magyar Nyelv* XXIV, 7-10; XXV, 244-252 et 389-390 et les remarques de M. A. ECKHARDT dans *Napkelet* VII, 772 et 709. (N. d. l. R.)

antérieures et postérieures à cette date. Mon argument fait dire à M. Iorga que j'ai affirmé que les Tatares étaient « des conservateurs d'archives ». Que dire de ces procédés de discussion ?

Il n'y a pas à s'étonner non plus que des colons non munis de privilèges aient été mis en donation royale. C'est ce qui est arrivé également aux colonies slovaques et ruthènes. Quant aux Pétché-nègues, M. Iorga les qualifie de « bandes énigmatiques » bien que nous connaissions assez bien leur organisation formée pour la défense de la marche occidentale du pays. Pourquoi s'indigner à propos de l'analogie que je me suis permis d'établir entre eux et les Roumains ? Ils étaient égaux en droit aux nobles hongrois et placés sous la juridiction immédiate du palatin. Si M. Iorga y trouve son plaisir, je pourrais citer d'autres colons, les Wallons et les Allemands du Szepes (Zips) pour l'établissement desquels les chartes contemporaines font également défaut. Rien ne prouve d'autre part que les Roumains aient été en majorité dans le pays transylvain dès le xv^e siècle ; au contraire, l'ouvrage de M. CsÁNKI que nous avons cité à plusieurs reprises, montre que dans certains comitats habités aujourd'hui par une majorité roumaine (Kolozs, Torda) il y avait à peine une population roumaine notable.

Il y a dans les raisonnements de M. Iorga des retours singuliers qui ressemblent fort à des contradictions. D'après sa théorie l'établissement des Roumains en Hongrie démontré à l'aide de chartes dès le xiii^e siècle n'est autre chose que le passage d'un peuple berger nomadisant à la vie agricole (p. 22). Or, quelques lignes plus bas, en parlant de la charte de 1387 il constate qu'il est impossible qu'un État eût toléré à l'intérieur de ses frontières une semblable vie nomade ou ce « vagabondage », pour employer le terme même de M. Iorga. Si les rois de Hongrie ne toléraient plus sur leur territoire la vie nomadisante ainsi que l'affirme également M. Iorga, et s'ils forcèrent les Comans établis en Hongrie dès le xiii^e siècle à quitter cette vie nomadisante, où alors la colonisation des xiv^e-xvi^e siècles pouvait-elle s'alimenter ? Au-delà des frontières du pays, sans nul doute, tout comme dans le cas des colonisations slovaques et ruthènes de la Hongrie Septentrionale historique.

D'ailleurs, M. Iorga jette sans aucune raison valable le soupçon de faux sur cette charte de 1387. L'expression *iudices et iurati* qu'on y rencontre désigne sans doute les juges d'un territoire plus ou moins étendu, muni d'une certaine autonomie judiciaire, tandis que les *kenéz* ne jugeaient que les affaires de leur propre village. Le mot *karaynuk* n'est pas une grande énigme non plus, comme le pense M. Iorga. Naturellement il ne s'agit pas de *karanyuk*, comme il écrit à plusieurs reprises. *Karaynuk* est la forme hongroise

de *krajnik*. Pour savoir ce que c'était qu'un *krajnik*, on n'a qu'à consulter l'ouvrage de KUTRZEBA sur l'histoire de la constitution polonaise¹ où il est question, en passant, des colonisations roumaines de Pologne. En effet cette institution est une nouvelle preuve précieuse, qui montre que dans les Karpathes méridionales les Roumains étaient des colons tout comme dans le Nord, en territoire polonais. Ou bien ne s'agissait-il, en Pologne également, que d'une colonisation de la population nomadisante autochtone ?

Dans son premier article M. Iorga m'avait reproché d'avoir comparé la *sculletia* slave avec le *kenéziat* roumain. Or je ne m'étais pas contenté d'une analogie, j'avais cité des chartes pour démontrer l'identité des deux institutions (cf. *Revue des Ét. Hongr.* 1928, p. 276). Dans sa réponse M. Iorga oublie, c'est-à-dire : veut oublier de quoi il était question et me fait une leçon sur l'origine du *kenéziat*.

Selon M. Iorga « une rapide inspection des documents transylvains » qu'il a publiés dans le tome XV de la collection Hurmuzaki suffit pour constater que les Roumains avaient « au beau milieu de Transylvanie » des évêques et des protopopes (p. 93), ce qui prouve qu'ils ne pouvaient être des nouveaux venus. M. Iorga lui-même a omis de faire cette inspection. En réalité parmi les siècles médiévaux de la collection il n'y a pas un seul document qui justifie l'affirmation de M. Iorga. Ou bien prétend-il conclure de pièces du xvii^e siècle sur le moyen-âge ? Encore une singulière méthode d'argumentation, tout comme le renvoi à des « milliers de documents d'ancien droit roumain » dans lesquels nulle part on ne saurait trouver que les rois de Hongrie, acceptant les coutumes roumaines, eussent permis que les Roumains fussent soumis aux ordalies. J'avais déjà montré qu'au xiii^e siècle, seule période où il pourrait être question d'ordalies, nulle mention n'est faite de Roumains. Où sont d'ailleurs ces milliers de documents de M. Iorga ? Ou bien veut-il encore exciper des documents du xv^e et du xvi^e siècle, époque à laquelle les ordalies étaient déjà abolies ?

Je n'avais pas affirmé que Vlad Dracul eût conclu un traité écrit avec le Sultan, mais il n'est pas probable qu'il eût accompli sa trahison sans convention préalable. En connaissant les « méthodes » de M. Iorga on ne peut s'étonner qu'il mette en doute même l'authenticité de Chalkondyles dès lors que celui-ci rapporte la trahison des Roumains dans la bataille de Kossovopolié. Nous nous contentons de renvoyer à M. Alphonse HUBER, le distingué historien autrichien, qui a adopté lui aussi le récit de Chalkon-

1. *Grundriss der polnischen Verfassungsgeschichte*, Berlin, 1912, p. 79.

dyles. Il raconte que Jean de Hunyad perdit cette bataille importante après une lutte héroïque, parce que les Roumains avaient passé aux Turcs ¹. Sans doute M. Huber appartient-il aussi à « l'école politico-historique magyare »...

Cependant ce que je trouve de plus caractéristique de l'argumentation de M. Iorga, c'est ce qu'il dit à propos de la partie de notre polémique concernant Michel le Brave. Faisant la critique du livre de M. CONSTANTINESCU j'avais montré que Michel le Brave était bien loin de ces grandes vues politiques que les Roumains lui attribuent aujourd'hui, après un intervalle de 300 ans. J'avais montré qu'il devait ses succès éphémères à la protection de l'empereur-roi Rodolphe et à l'appui des Székely et que ses troupes se rendirent coupables de beaucoup de pillages et d'atrocités en Transylvanie. Dans mon second article j'avais affirmé la même chose tout en admettant qu'au début de sa carrière Michel avait acquis certains mérites par ses luttes contre les Turcs, et qu'il était excellent capitaine. Quant aux doutes de M. Iorga, j'avais essayé de les dissiper en partie à l'aide de citations prises dans son propre ouvrage écrit un peu auparavant, et j'avais démontré que les succès de Michel étaient dus pour la plupart aux Hongrois qui avaient passé dans son camp. Et de nouveau je rappelais les « dévastations et cruautés monstrueuses du Voïvode et de ses troupes ». En détachant de tout cela deux mots, M. Iorga triomphe en constatant que j'ai traversé « une crise de résipiscence » et que dès lors je frappe à une porte ouverte. Lui qui transporte l'idéologie nationaliste d'aujourd'hui dans les siècles passés, il trouve naturellement ridicule que le voïvode Michel ait conquis la Transylvanie avec l'aide des Hongrois. Il ne saurait imaginer que des Hongrois aient combattu contre des Hongrois. Pour si « douée de grandes qualités » que M. Iorga tiende la nation hongroise, les luttes fratricides provenant d'oppositions politiques et sociales étaient alors à l'ordre du jour chez nous comme ailleurs, chez les Allemands, les Italiens, les Roumains, etc. L'histoire mondiale connaît bien des cas analogues où une partie de la nation a appuyé le conquérant étranger.

Dans ces conditions, étant donné les préjugés nationaux et la méthode de discussion de M. Iorga, le lecteur impartial comprendra qu'à défaut des conditions les plus élémentaires à cette discussion, je renonce, à mon regret, à continuer cette polémique malgré la bonne foi qui m'y a inspiré.

¹. *Osterr. Geschichte*, III, 72.

Georges LUKÁCS. **La Hongrie et la Civilisation.** Histoire, géographie, ethnographie, constitution et rapports internationaux. Rédigé avec la collaboration de plusieurs auteurs français et hongrois par —, ancien ministre de l'Instruction publique de Hongrie, membre de l'Académie diplomatique internationale. Préface de Jérôme et Jean THARAUD. Avec 3 cartes et 29 planches hors texte. Paris, La Renaissance du Livre. [Tome I^{er}]. 8°, 430 p.

Comme on doit s'y attendre, cet ouvrage comporte tous les défauts inhérents à une collection d'articles — et même quelques autres, qui, semble-t-il, eussent pu être aisément évités. C'est le cas notamment pour la tenue générale des traductions — la grande majorité de ces articles ayant été écrits tout d'abord en hongrois. Cette traduction, on la souhaiterait meilleure. A part quelques incorrections, elle contient peu de fautes réelles, mais elle est insuffisante, négligée et lourde. Le cas est particulièrement frappant pour l'article de M. ILLÉS, par exemple.

Un ouvrage de ce genre tombe forcément dans les redites, mais là encore, il eût fallu rechercher les compromis et les nuances nécessaires à une unité tout au moins apparente. Un grand nombre de ces articles font double et triple emploi : c'est ainsi que chacun d'eux ou presque reprend l'histoire de la Hongrie, et en des termes souvent identiques ; ce qui équivaut à répéter, notamment, jusqu'à satiété, le plaidoyer en faveur de la Hongrie défenseur de l'Occident et du Christianisme, sinon de la culture latine, contre les infidèles, les Slaves et Byzance tour à tour ; à revenir sur l'histoire de l'établissement des allogènes en Hongrie, à la suite des Turcs ou grâce à la politique nationalitaire de l'Autriche ; sur la protestation élevée au parlement de Budapest par Daniel Irányi contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne, etc ; de même, on ne consacre pas moins de trois articles, d'ailleurs remarquables, à la question des optants.

En général, on sent que l'ouvrage est écrit à l'usage d'un public français. Ses auteurs ne manquent pas une occasion d'illustrer l'attachement de la Hongrie à la latinité et en particulier à la France, à la fois contre le Turc, le Slave, l'Orthodoxe ou même l'Allemand ; même l'article consacré aux relations entre la Hongrie et l'Allemagne n'est pas particulièrement tendre à l'égard de cette dernière et insiste surtout sur ce qui sépare les deux pays, comme sur le maintien jaloux, de la part de la Hongrie, de son indépendance vis-à-vis des Habsbourg et du monde germanique tout entier. On eût aimé à ce propos qu'à la place de ces redites historiques, les auteurs des chapitres consacrés à la politique étrangère de la Hongrie et à ses relations avec d'autres pays nous parlissent davantage de la politique étrangère *actuelle*, des rapports *actuels*

de la Hongrie avec les peuples étrangers. Seul M. T. ECKHARDT s'y emploie vraiment, dans son chapitre sur la Hongrie et les Etats successeurs.

Ne nous faisons, au reste, aucune illusion. Insistons au contraire, tant qu'il le faudra, sur cette idée que les valeurs sentimentales n'ont aucune action, ou très peu, sur la politique, peut-être moins encore de nos jours qu'en 1792 ou 1848, par exemple. Les liens intellectuels internationaux peuvent intéresser les lettrés, ils n'agissent pas en tant que facteurs politiques, et nous déplorons, pour notre part, que la propagande hongroise s'efforce avec tant de constance de toucher l'Occident par des fibres émotives, par le rappel de souvenirs communs qui ne résisteront jamais devant l'intérêt de l'instant. Seul M. de JOUVENEL semble l'avoir compris, et ses réserves, tout comme celles de M. de LAPRADELLE, ont du moins le mérite de la franchise. Regrettons seulement que le petit entrefilet de M. de Jouvenel soit par ailleurs aussi vague et aussi inutile que l'étude de M. de Lapradelle est solide, précise et précieuse, et surtout impartiale. Les articles de MM. de LAPRADELLE, DUPUIS, BRUNET, VILLAT et ROMAINS, écrits d'ailleurs directement en français, comptent à nos yeux parmi les meilleurs de l'ouvrage, aux côtés de ceux de MM. GEREVICH, GÁRDONYI, VÁRHIDY, BODOR, GYÖRFFY, APPONYI, WLASSICS, PIVÁNY, BERZEVICZY et ECKHARDT.

Enfin, — et ce sera notre dernière critique générale — il ne faut pas que les meilleurs arguments dépassent ce sommet de la pente où ils acquerraient leur vraie portée : il ne faut pas qu'ils redescendent de l'autre côté — le côté de l'exagération, qui les affaiblit. Il n'est pas très exact de faire apparaître toute l'histoire de la Hongrie comme celle d'une lutte contre les Habsbourg, et de manière que tout le reste en soit obscurci, y compris les longues périodes d'accord avec cette dynastie. De même, il est faux de prétendre que la Hongrie, entre 1867 et 1914, n'ait eu « aucune influence » dans les conseils de la Double Monarchie ; tout au contraire, la tradition voulait qu'un Autrichien et un Hongrois alternaient au poste de ministre des Affaires Etrangères ; s'il n'a pas dépendu de la Hongrie que ce fût BERCHTOLD qui fût aux responsabilités à l'heure décisive, comme il n'a pas dépendu de TISZA que la guerre fût empêchée, du moins une bonne partie des postes de diplomates de la monarchie à l'étranger, et certes les plus importants, allaient, de tradition ou par pur hasard — à la haute aristocratie hongroise : les noms de SZÉCSÉN, de SZAPÁRY, de SZÖGYÉNY en témoignent suffisamment pour 1914. Puis, s'il est juste de faire remarquer que la Hongrie de la Bulle d'Or, tout comme l'Angleterre de la Grande-Charte, n'a pas vraiment connu le système féodal, ou ne l'a connu que très tard, en ce sens qu'au lieu d'une lutte entre la royauté d'une part, s'appuyant sur la jeune bourgeoisie, sur les villes et le commerce, et la noblesse terrienne de l'autre, on a pu assister en Hongrie à l'alliance rapide des

« nobles » et des « communes » pour résister aux empiètements du pouvoir royal et garantir les libertés constitutionnelles, — s'il est juste de dire que l'aristocratie hongroise sut maintenir ses positions même aux heures troubles de la Révolution et jusqu'à nos jours grâce au fait qu'elle prit elle-même l'initiative des réformes nécessaires, et fut la première à s'enthousiasmer pour les nouvelles idées, — il y eut au moins une époque où ce fut elle qui incarna la résistance, et la monarchie, les réformes : c'est celle de Joseph II, ce « despote éclairé », ce « tyran bienfaisant », à la manière de Voltaire, de Frédéric II. de Catherine de Russie ; si dès alors les réformes ne réussirent pas à s'implanter en Hongrie, ce n'est pas la faute d'un souverain réformateur, c'est bien du fait d'une aristocratie jalouse de ses privilèges.

Nous pourrions discuter encore d'autres arguments douteux. Ainsi, il n'y a pas eu de lien, pas même dans l'esprit des vainqueurs, entre les divers degrés de culpabilité des vaincus dans la guerre et, d'autre part, les divers degrés de « punition » territoriale qu'ils ont infligés à chacun d'eux. Car s'il en était ainsi, l'Allemagne aurait été plus démembrée que l'Autriche ou la Hongrie. Heureusement, on n'a pas été jusque là. Il est déjà assez irrationnel et assez injuste de lier les modifications territoriales au droit de victoire, le sort des peuples au sang versé, le durable à l'éphémère, et de faire ainsi pâtir, de la conquête, les populations extérieures davantage que le centre du pays, pour qu'il ne soit pas nécessaire de doser encore les amputations territoriales selon le degré du ressentiment. C'est d'ailleurs ce qui fâche toute une clique de conservateurs français, qui se demandent pourquoi l'on a démembré cette Double Monarchie catholique qui avait toutes leurs sympathies, et diminué seulement l'Allemagne, principale « coupable ». Ce n'est donc pas parce que la Hongrie est « coupable » qu'on l'a démembrée ; c'est d'abord parce qu'elle est vaincue ; c'est ensuite parce qu'on la rend « coupable » d'autre chose encore que la guerre : la politique dont elle usa jusqu'en 1914 vis-à-vis des nationalités, mécontentes à tort ou à raison, et qui ont eu la chance d'être soutenues par la Russie d'abord, par la France et Wilson ensuite ; mais c'est surtout du fait de la situation ethnique prise en soi, indépendamment des « oppressions » : cette situation ethnique devait constituer la base du réajustement territorial. On sait de quelle manière a été observé alors le principe des nationalités, à plus forte raison le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, qui eût commandé le plébiscite partout, sans même tenir compte de la carte ethnique. Mais, en dehors même de ces considérations, il reste que si la Hongrie a été le plus sévèrement traité des vaincus (on lui a enlevé le 1/3 de ses *nationaux*), c'est l'Autriche, quoi qu'on dise, qui a été le plus démembrée, puisqu'elle a perdu plus des 3/4 de son territoire et de ses habitants. Enfin, même les considérations ethniques de ce volume

sont parfois trop simplifiées, et parfois elles sont devenues déjà banales.

Il n'en reste pas moins que, partout ou presque, ce livre contient des détails intéressants, qui apprennent bien des choses à l'observateur étranger le mieux au courant des affaires de Hongrie. C'est le cas surtout pour les articles géographiques, l'urbanisme, l'ethnographie et le folklore. Quant à l'histoire, M. François ECKHART donne, au début de l'ouvrage, un bon résumé de son livre récent¹. J'y ferais les mêmes réserves, concernant notamment l'importance relative qu'il accorde aux divers faits et aux diverses périodes. S'il insiste à raison, fidèle en cela aux nouvelles théories historiques, sur la structure sociale de la Hongrie au moyen-âge et jusqu'au xviii^e siècle, afin d'attribuer aux événements leurs causes réelles et leur vraie lumière, il néglige les faits sociaux à partir de la Révolution française, et qui résultent d'elle : destruction de l'artisanat et des groupements professionnels, égalité politique se traduisant par l'inégalité sociale, poussière d'individus, de « citoyens », en face de l'Etat, puis révolution industrielle désarmant les ouvriers devant l'« égalité », devant les forcés économiques désormais libres d'imposer de nouvelles tyrannies ; capitalisme, paupérisme, socialisme, et en général les événements considérables et le mouvement des idées au xix^e siècle, qui s'inscrit *contre* le libéralisme économique du xviii^e, triomphant dans le fait depuis 1789, etc.

De même, pour la Hongrie, depuis 1848 et 1867, le lecteur ne se rendra pas très bien compte de la succession *politique* des faits ; il ne les liera pas aisément entre eux, il ne saura pas comment s'emboîtent les causalités, par exemple en ce qui concerne les rapports de la Hongrie avec les Habsbourg, le moment où cette dynastie y devient héréditaire, etc. Les rapports de droit public, l'aspect véritable de la personnalité royale nous sont indiqués par d'autres articles. Mathias Corvin et sa cour, Rákóczy et ses rapports avec la Cour de Louis XIV, le jansénisme et la Turquie, Mazzini et Kossuth et en général les relations hongro-italiennes autour de 1848, — autant de points également qui ne nous semblent pas suffisamment mis en relief. Puis il y a trop de nationalisme dans la plupart de ces articles historiques ; les auteurs y insistent tous sur la nécessité d'une Hongrie grande et puissante, comme rempart de l'Occident contre la marée slave ; nous nous contenterions, nous, d'une situation de justice, et en général de la notion de justice. Nous ne croyons plus guère à la menace panslave, surtout pas sous l'égide des bolchevistes, et si

1. *Introduction à l'histoire hongroise*. Paris, Champion, 1928. Bibliothèque d'études hongroises, n° 1. (On omet de rendre le lecteur de *La Hongrie et la civilisation* attentif à ce manuel de l'histoire de la Hongrie.)

un bloc étranger doit continuer à séparer leurs deux branches du nord et du sud, le rôle de la Roumanie ne saurait être négligé. M. CHOLNOKY, lui, confond encore la race avec la langue et parle, de « race » latine, de « race » slave, alors que la race — à peu près disparue aujourd'hui — est une notion purement anthropologique qui n'a rien à voir avec les familles de langues. Nous le savons d'autant mieux que dans ce même ouvrage M. GYÓRFFY nous apprend qu'au point de vue racial les Hongrois sont plutôt un peuple turk, qui a adopté la langue d'un peuple ougrien vaincu et avec lequel il s'est mélangé. M. GÁRDONYI nous apporte de précieux renseignements sur le développement de Budapest, et les articles suivants sont tout aussi riches de matériaux, qui nous parlent de la décadence des villes à la fin du moyen âge, des villages, du système des *tanyas*, dû à l'invasion turque, des types, des coutumes, de l'art populaire.

Si M. Jules ROMAINS, dans ses *Impressions de Hongrie*, n'a pu nous donner qu'une idée de son grand talent, M. Louis VILLAT, professeur à l'Université de Besançon, en tentant de restituer aux yeux de ses compatriotes *le véritable visage de la Hongrie éternelle*, fait une œuvre extrêmement utile. Il résume là quelques vérités indiscutables, car il est bon de redire aux Français ce que la Hongrie a fait pour eux et pour l'Occident, si l'on profite de l'occasion pour mettre en balance, en face de tous ces services, la façon dont on a traité la Hongrie lors de la conclusion de la paix. Il est très vrai que les Magyars ont en commun avec les Français plusieurs traits de caractère : fidélité chevaleresque, un grand orgueil national aussi, le goût du panache, l'esprit cocardier, la légèreté parfois, le manque de persévérance, l'héroïsme militaire, qui les distinguent à la fois des Germains plus lourds, plus sérieux et plus pondérés, des Slaves violents, mystiques ou apathiques, des Orientaux graves et fatalistes. Parmi les Slaves même, ce sont les Slovaques, artistes eux aussi, et les Serbes au tempérament ardent et patriote, qui se rapprocheraient le plus des Hongrois. A ce titre, l'article de M. Villat, écrit sous le signe des relations entre la Hongrie et la France, complète les lacunes de celui de M. Georges LUKÁCS et eût mérité également de s'intituler *la Hongrie et la France*. Le travail de M. Georges LUKÁCS, à qui revient le mérite d'avoir rédigé ce beau volume, est un rapide coup d'œil plein de détails curieux. L'auteur y insiste lui aussi sur le « caractère d'amitié et de sympathie » dont les rapports entre les peuples hongrois et français furent toujours empreints. Mais on aurait aimé trouver dans cet article plutôt une esquisse de l'histoire des relations politiques et diplomatiques entre la France et la Hongrie, notamment après 1526, la Hongrie non-habsbourgeoise ou transylvaine, présentée sous l'angle de l'histoire de la diplomatie européenne. Bien que l'article fasse mention à plusieurs reprises de l'influence de la littérature et des idées

françaises en Hongrie, cette étude n'en offre qu'un résumé insuffisant. Le passage relatif au XVIII^e siècle hongrois — si français — est un peu gâché. Et, par malheur, le lecteur qui aurait aimé se documenter de première main en consultant les travaux concernant les relations historiques, littéraires, culturelles et autres, de la France et de la Hongrie ne trouve pas une seule indication bibliographique. Cet article, comme d'ailleurs tout le livre (à l'exception de M. Villat), ignore les beaux travaux des historiens et philologues français et hongrois sur les rapports franco-hongrois, comme aussi l'organe de ce genre de travaux : *la Revue des études hongroises*.

Avec une intelligence admirable, le comte APPONYI met le doigt sur une des faiblesses de la situation internationale actuelle de la Hongrie ; il demande que son pays adopte hardiment les réformes politiques qui, déjà acquises en Occident, sont là-bas, à tort ou à raison, la condition expresse d'un retour de sympathie — que la noblesse prenne la tête du mouvement comme en 1848. — bref que loin de s'enfermer dans sa propre destinée, la Hongrie se réorganise en fonction de l'opinion étrangère, les yeux fixés sur ce que le monde attend d'elle. Le baron WLASSICS, dans une étude pénétrante, montre l'importance du droit public dans un pays où la Couronne est une personnalité et la base de toutes les institutions, où par suite le territoire n'a jamais été propriété personnelle d'un souverain, où enfin, le système parlementaire bicaméral, loin d'être une imitation du système anglais comme, depuis 89, toutes les démocraties à commencer par la française, est au contraire une création spontanée de l'histoire, au gré d'une évolution contemporaine précisément de l'évolution anglaise, et parallèle à elle. A ce propos, on doit regretter que M. MIKSZÁTH n'ait pas profité de l'occasion pour faire allusion à la crise actuelle, si générale, du parlementarisme, comme aussi aux réformes corporatives et à la réorganisation de la Chambre Haute en Hongrie ; ce serait là un point capital d'acquis pour l'opinion européenne, si ignorante de cette transformation, si hostile à une Hongrie « réactionnaire », et même aux yeux de la France radicale, où le problème parlementaire est repris par les jeunes équipes dans un sens favorable à la représentation des intérêts. Quant à M. EÖRTVENYI, dans son article sur la Hongrie et l'idée d'indépendance, il semble confondre les libertés politiques intérieures avec l'indépendance vis-à-vis de l'étranger. Il est vrai que les empiètements de pouvoir des Habsbourg, et déjà le fait de leur pouvoir héréditaire, ont pris pour la Hongrie l'aspect d'une question intérieure autant qu'extérieure, de sorte qu'il est difficile de fixer une limite entre elles. Prenons note enfin du fait que M. Tiburce ECKHARDT s'inscrit franchement, tout au moins en principe, en faveur du démembrement de l'Autriche-Hongrie.

Nous avons gardé pour la fin l'article de M. Gustave GRATZ sur

la Hongrie et le bolchevisme, parce que notre avis est très différent ; il nous semble difficile d'accumuler en peu de pages autant d'idées qui, si elles sont communément reçues, n'en sont pas moins erronées. Et il faut le dire. Tout d'abord, le bolchevisme, c'est le communisme, c'est-à-dire le socialisme intégral, le marxisme « scientifique » y compris sa méthode, — et à peine modifié par Lénine dans un sens « slavophile » et bakouniste. Lénine n'a fait que donner une forme russe à un mouvement qui n'est russe ni d'essence, ni d'origine, et qui n'est pas « étranger en Occident », pour la bonne raison qu'il est né en Allemagne, ou plus exactement en Angleterre, où Marx a fait la plupart de ses expériences sociales. Ce système judéo-allemand est donc totalement étranger à la Russie — on ne le voit que trop — et le phénomène communiste n'est que *subi* par elle, par une manière de hasard, comme il a été *subi* par la Hongrie et la Bavière, comme il a risqué de déferler sur l'Italie et risque encore de déferler sur l'Allemagne et la France. En 1919, le communisme était général en Europe ; il tirait, certes, sa force de l'existence d'un gouvernement communiste en Russie, mais il aurait existé sans lui, avec la différence qu'il ne se serait pas répandu aux cris de « Vive Lénine ». Et Lénine à son tour aurait pu être Allemand ou Italien, il n'en serait pas moins Lénine. Tout comme le rousseauisme ou le parlementarisme étaient étrangers en France, en 89, le communisme était, en 1917, étranger à la Russie, et même à un double titre : parce qu'issu tout entier, non d'un mouvement de masses, mais d'un système intellectuel, celui de Marx, qui n'était pas russe et qui avait même spécifiquement déclaré que la Révolution ne devait pas éclater en Russie, mais dans un Etat avancé et industrialisé — et parce qu'apporté en Russie par les étudiants juifs persécutés par elle, et catéchisés en Occident. Dira-t-on maintenant que cette origine et ce véhicule juifs du système sont précisément une preuve de son essence orientale ? Point du tout. C'est le Russe qui a du sang tartare, non le Juif. Le Juif représente en Russie l'Occident, le monde urbain et intellectuel, le vrai lien avec les autres juifs, et par eux avec l'Europe. Or le Russe n'est pas communiste, mais plutôt anarchiste (Kropotkine, Bakounine, Tolstoï), tandis que les chefs du marxisme européen sont en grande majorité juifs. De là, d'ailleurs, les luttes qui ont mis aux prises, en Russie, la tendance agraire de Staline et de Rykof et la tendance ouvrière des Juifs, Trotsky, Zinowief, Radek, fils d'une race essentiellement urbaine, et tous militants du socialisme industriel *occidental* qui n'avait rien à faire en Russie et qui devait y échouer. Il n'y a de slave, dans tout ceci, que le *terrain* sur lequel la Révolution a éclaté et réussi — le terrain précisément le moins favorable, tout comme la France agraire et illettrée de 1789 était la moins apte à embrasser le suffrage universel. C'est là tout le problème des « stages »

nécessaires qui entre en jeu, et ce n'est certes pas le lieu de le développer. Gardons-nous donc bien de la terminologie habituelle des journaux chaque fois qu'ils parlent de bolchevisme : barbarie asiatique, tartare, etc. Rien de moins tartare que la Russie communiste ; elle est en train de se germaniser et de s'américaniser à la fois. Et ce n'est pas tant le problème de la défense occidentale qui se pose, que celui de la défense de l'Asie *contre* le bolchevisme : si les colonies, encore plus éloignées du point de départ de l'idéologie communiste, sont en train de l'adopter, c'est au gré d'une rébellion générale contre l'Europe, et l'histoire nous montre d'autre part que les révolutions progressent de l'ouest à l'est, en sens inverse de la marche de la civilisation. Rien de commun, surtout, entre le bolchevisme et le panslavisme. S'il se répand à l'étranger, par les moyens de propagande à tout prix, propres et nécessaires aux révolutions, s'il semble reproduire à son compte les trois ou quatre phases de la politique étrangère de la Révolution française, et finalement l'impérialisme des anciens souverains, c'est parce que le communisme, comme toute aile qui se détache d'un parti déjà existant, est obligé de surenchérir, de ramasser la mystique prosélyte abandonnée par ce parti lorsqu'il a transigé, lorsqu'il est entré dans les Parlements, lorsqu'il a commencé à faire de la politique, bref lorsqu'il a perdu son caractère oppositionnel et subversif.

Nous voudrions nous étendre sur ce sujet brûlant, mais nous devons nous borner. Ajoutons seulement qu'un compte-rendu est là non pas pour répéter le contenu d'un ouvrage, mais bien pour marquer les points où le critique se sent en désaccord avec l'auteur. C'est là proprement le but de la critique, si elle veut permettre la discussion et faire œuvre utile. Que les collaborateurs non cités ou insuffisamment cités de ce gros ouvrage ne nous en veuillent donc pas ; notre silence est le gage de notre assentiment et de notre satisfaction pour leur œuvre captivante.

(Genève-Leipzig)

ALDO DAMI.

Antal ULLEIN. La Nature juridique des Clauses territoriales du traité de Trianon. Paris, Pedone, 1929, in-8, 190 p.

M. ULLEIN, qui avait déjà donné d'excellents articles sur le protocole de Venise (*Monde nouveau*, juin 1928) et sur les grandes étapes de l'évolution constitutionnelle en Hongrie (*Revue de Synthèse historique*, juin 1929), nous apporte aujourd'hui l'étude la plus solide, la plus pénétrante et la plus impartiale que nous

possédions encore sur le traité de Trianon ¹. Dans une série de chapitres qui s'enchaînent avec une logique implacable et dont l'argumentation se fonde uniquement sur des textes officiels et sur des faits contrôlés, M. Ullein développe les idées suivantes :

1° Pour être juridiquement valable et demeurer au-dessus de toutes les contestations, l'acquisition des territoires hongrois par les Etats successeurs devait se fonder sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes : les alliés l'avaient solennellement proclamé en 1919 et la Hongrie, en déposant les armes, l'avait accepté dans toutes ses conséquences. Mais la paix ne fut pas faite selon les principes « fixés et acceptés » du président Wilson ; lui-même ne sut pas que la Roumanie était liée aux alliés depuis août 1916 par des accords secrets et tout plébiscite fut obstinément refusé. Que penser, au contraire, de l'attitude impeccable de la délégation hongroise à la Conférence de la Paix, se déclarant prête à s'incliner devant la seule force morale susceptible de remplacer le droit historique, c'est-à-dire devant la volonté des peuples habitant les territoires en litige ? « Entre la Hongrie qui, forte de son droit, veut les garder, et ses voisins qui, sous différents prétextes, veulent les prendre, c'est à eux de décider : qu'ils soient à ceux à qui ils veulent appartenir ! »

2° Mais, dira-t-on, le plébiscite n'aurait pas donné des résultats différents, car les peuples intéressés ont multiplié les manifestations anti-hongroises... Inexactitude flagrante que tous les faits viennent démentir. a) Il n'est pas vrai que les Magyars aient été des oppresseurs et Louis Kossuth pouvait demander en 1858 qu'on vînt lui citer une nation « qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, se soit montrée aussi tolérante, aussi juste, aussi libérale envers les autres nationalités que la nation magyare ». Quand il y eut oppression de la part de la dynastie, elle s'exerça indistinctement sur tous les peuples de la Hongrie, Magyars ou non, et les témoignages abondent jusqu'en 1917 du loyalisme croate, serbe, slovaque, roumain à l'égard de la patrie hongroise. b) Sans doute il y eut les manifestations d'octobre et novembre 1918, mais elles émanent de personnalités sans mandat ou bien elles furent provoquées par les puissances intéressées sous la pression des armées d'occupation, sans pouvoir exprimer les sentiments véritables des nationalités. c) Quand il put y avoir

1. La forme est d'une lucidité toute française. Signalons quelques fautes d'impression : p. 98, l. 6 : 11 août 1919, lire : 11 avril ; p. 156, n. 1 : pp. 1912, lire : pp. 191-192, etc.

en 1921 un plébiscite pour la région de Sopron (peuplée surtout de non-Magyars), les résultats en furent favorables à la Hongrie : 65,1 % des voix contre 34,9 seulement pour l'Autriche. En somme il existe ici une lacune évidente dans la transmission de la souveraineté et, tant qu'elle ne sera pas comblée, l'acquisition des territoires hongrois par les nouveaux Etats, étant entachée d'un vice initial, ne saurait être considérée comme légitime. « Il s'ensuit que, juridiquement, les Etats dits cessionnaires ne sont pas encore sortis de l'état de fait créé par l'occupation des territoires hongrois. »

3° Aussi bien l'occupation fut-elle singulièrement arbitraire et faite en violation de l'armistice qui, signé le 3 novembre 1918 à Villa Giusti près de Padoue, se bornait à exiger des Hongrois l'évacuation de « tout le territoire envahi ». Bientôt des conditions nouvelles furent présentées, mais la convention de Belgrade du 13 novembre, simple « convention militaire réglant les conditions d'application de l'armistice », n'avait pas le droit de fixer, au détriment de la Hongrie, une nouvelle ligne de démarcation qui détacha de la mère-patrie de vastes territoires hongrois. Cette convention elle-même ne tarda pas à être violée : les Tchèques furent autorisés à occuper les territoires hongrois, alors qu'il était d'abord question d'un simple droit de *passage* et qu'en tout état de cause la convention de Belgrade avait stipulé que « l'administration civile resterait entre les mains du gouvernement actuel ». Mais, déclara-t-on, l'armistice du 13 novembre (qui n'est d'ailleurs pas un armistice ainsi que nous venons de le voir) s'appliquait uniquement au front de l'armée d'Orient et ne pouvait pour le reste faire préjuger des décisions des alliés. En vérité « c'est l'arbitraire, dans sa plus pure expression ! » D'ailleurs, quand le gouvernement hongrois fit entendre des protestations, le chef de la Mission militaire alliée, oubliant qu'il y avait eu un traité d'armistice, se borna à répondre que la Hongrie « vaincue » n'avait pas la parole, elle était à la merci de l'Entente victorieuse qui désirait « se protéger contre un retour offensif possible ». Et les troupes roumaines s'avancèrent vers l'Ouest et dépassèrent le Maros...

En conséquence M. Ullein affirme le droit imprescriptible qu'a la Hongrie de « chercher — sans recourir pour cela à la guerre — à obtenir une réparation de l'injustice qu'on lui a fait subir les armes à la main ». C'est la conclusion même à laquelle aboutissait récemment M. G. SCILLE dans une consultation entreprise par la *Revue des Balkans* « contre la revision » : tout gouvernement,

écrit-il formellement, a le droit de poursuivre une politique de revision », pourvu que ce soit « par des moyens pacifiques et des négociations ». Ce n'est pas que M. Ullein se fasse beaucoup d'illusions sur l'influence de Genève et de l'article 19 du pacte de la S. D. N. pour redresser les iniquités diplomatiques ; mais il sait qu' « un peuple fort, doué de toutes les qualités pour jouer un rôle digne et même prépondérant dans le concert des puissances qui l'entourent, fier de son passé glorieux et confiant dans l'avenir, ne pourra pas être à l'infini relégué à l'arrière-plan ni être privé des territoires qui sont une partie de sa chair ».

(Université de Besançon).

Louis VILLAT.

Vilma de SZIGETHY. **H. F. Amiel traducteur.** Son européanisme littéraire. Ses relations avec la Hongrie. — *Etudes françaises* publiées par l'Institut français de l'Université de Szeged. N° 2. Szeged, 1929, 8°, 95 p.

Après avoir heureusement rappelé que sa nationalité suisse et genevoise et surtout son caractère intuitif et malléable rendaient AMIEL apte à comprendre les cultures les plus diverses, M^{lle} SZIGETHY étudie les traductions faites par l'auteur du *Journal intime*, et insiste sur le recueil des *Etrangères* qui contient, on le sait, des traductions d'œuvres allemandes, hongroises, anglaises, portugaises, espagnoles et italiennes. D'une façon vivante et intelligente, M^{lle} Szigethy retrace la genèse de ce recueil, elle nous parle des innovations rythmiques qu'Amiel y proposait, elle nous montre combien Amiel était préoccupé de l'accueil qui serait réservé à ses tentatives et combien il fut affligé de la sévérité de SCHERER et de la froideur de THEURIET.

Mais la partie essentielle de la thèse de M^{lle} Szigethy est consacrée à l'examen des traductions qu'Amiel a faites d'une vingtaine de poèmes de Petőfi. Avec une saine méthode, M^{lle} Sz. s'attache d'abord à indiquer les origines, à esquisser l'histoire de l'intérêt qu'Amiel porta toujours à la Hongrie, à sa langue, sa littérature, ses mœurs et ses coutumes. Avec raison aussi, M^{lle} Sz. a recherché, sans les trouver d'ailleurs, les circonstances qui orientèrent Amiel vers Petőfi. En revanche, l'auteur de cette thèse établit que les traductions qu'Amiel a publiées de poèmes de Petőfi, ces traductions ne sont que des adaptations exécutées, avec le concours de MELTZL et de CASSONÉ d'après les traductions publiées avant lui par

DESBORDES-VALMORE. Ayant pu obtenir la communication de la correspondance d'Amiel avec Meltzl qu'elle a d'ailleurs publiée en appendice à son travail, M^{lle} Sz. a été en mesure de préciser quelques points de l'histoire de ces traductions.

Enfin, la thèse dont nous parlons se termine par un jugement sévère — mais juste, — de ces traductions. Ces « infidèles », qui n'ont pas l'excuse d'être belles, sont encore dénuées de vigueur, souvent maladroites et d'une banalité alarmante.

Assurément, le vrai, le grand Amiel, ce n'est point le poète, ni le traducteur. On le savait avant que M^{lle} Szigethy nous le confirmât. Et l'intérêt de son travail, tout à fait honnête et honorable, ne réside point dans cette confirmation. Il est surtout dans la publication de la correspondance, en grande partie inédite, échangée entre Amiel et Meltzl, et dans l'étude des relations spirituelles qui existèrent entre Amiel et la Hongrie, entre Amiel et Petöfi. En nous faisant connaître ces relations, M^{lle} Szigethy a servi non seulement la mémoire du grand poète hongrois, mais aussi celle du penseur de Genève qui, s'il ne fut pas toujours un heureux interprète des poètes étrangers, fut néanmoins animé pour eux d'un intérêt qui témoigne une fois de plus de son européenisme, à quelques égards-précurseur.

(Genève)

LÉON BOPP.

KAREN BRAMSON. **Nous, les Barbares...** Roman. Paris, E. Flammarion, éd. [1929], 8°, 276 p.

Voici un roman auquel on ne dénierait pas cette allure concise et aisée, cette intrigue mouvementée et riche qui d'ordinaire entraînent le lecteur sans défaillance jusqu'à la fin — et même une construction qui serait parfaite si l'auteur, ayant débuté en pleine action, — à la manière de Mauriac ou des vieux poèmes épiques, — ne l'oubliait plus tard, en faisant mourir tragiquement son héros, de sorte qu'on se demande à bon droit comment ce même héros peut, au début du livre, poursuivre ses expériences. Car il s'agit bien d'expériences : un jeune Hongrois, descendant à la fois, par son père, d'une lignée séculaire de serfs d'un même seigneur, et par sa mère, des « rois » des Tsiganes, a vu son père faussement accuser d'un meurtre, condamner et périr en prison. Sa mère l'entraîne alors dans la vie nomade d'où elle est issue : elle meurt à son tour en lui faisant jurer qu'il vengera son père sur les

« araignées qui sucent le sang des mouches ». Mais bientôt l'« autre partie de son sang » se réveille chez le jeune homme ; engagé, grâce à son talent de violoniste, dans un orchestre de music-hall à Paris, il fait le tour de la vie moderne et bientôt, las de son triomphe, il se fait valet, change de place pour un rien, aussi souvent que le lui permet la véritable fortune qu'il a amassée — et n'oublie pas sa vengeance. L'occasion vient. Une femme lui conte comment son mari a été, lui aussi, condamné pour un crime qu'il n'a pas commis. Le valet se fait engager par le juge coupable : mais au moment où il croit tenir sa vengeance collective sur les « araignées », il tombe amoureux de la fille du juge, qui l'aime de retour et se donne à lui. Le juge n'étouffera le scandale et ne légitimera l'enfant qui va naître qu'en hâtant le mariage de sa fille avec le fiancé dont elle ne voulait pas, en blessant à mort le valet, et en l'achevant à l'hôpital pendant une absence de l'infirmière.

Les événements tragiques ne manquent pas dans ce roman, on le voit par cette énumération qui n'en indique que l'essentiel. C'est un livre où l'on aime et où l'on tue beaucoup, un vrai mélodrame moderne, où le jazz, la guerre, la chute du franc, les communistes et les ouvriers polonais ne sont pas oubliés. Mélodrame aussi par le style qui est souvent déplorable : tout le livre est écrit dans un français gauche, insuffisant, enfantin, avec des négligences inouïes, et qui rappelle, à la fois par sa lourdeur débraillée, par ses adjectifs impropres, à peine choisis, par sa paresse enfin, et aussi, par toute une confuse phraséologie socialiste, les plus mauvais romans de Victor Margueritte. L'emploi perpétuel de l'imparfait indirect lui donne à lui seul une vague odeur de traduction scolaire. Mélodrame aussi par l'affabulation simplette, volontiers policière, et les grosses ficelles. Mélodrame enfin parce que les personnages sont tout d'une pièce, ou tout bons, ou tout mauvais, et d'une pauvre psychologie. Si le roman a voulu comporter encore des revendications sociales, il ne les précise jamais ; les oppresseurs, les opprimés, on ne sait pas très bien ce qu'ils sont au juste : les seigneurs et les serfs dans l'ancienne Hongrie, ou — plus loin — les capitalistes et les prolétaires sans défense ? Partout, la révolte contre la justice des hommes, illustrée par ses erreurs judiciaires. Et l'auteur a beau parler sans cesse de condamnations « à mort », il n'en donne pas un seul exemple.

On ne saurait demander à un roman l'exactitude géographique et historique : c'est le propre du genre de broser des cadres

d'autant plus romanesques qu'ils sont plus légendaires ou même entièrement fictifs. Mais, si nous voulions être pédants, nous pourrions relever, du point de vue hongrois, que l'auteur en est encore à la confusion romantique des Magyars avec les Tsiganes, que ces Tsiganes eux-mêmes sont pour lui des héros de contes de fées, qu'il parle indûment de Slaves, surtout aux portes de Budapest (puisque c'est là que réside le juge d'instruction !), que le valet Stefan devrait s'appeler István, que la guerre ne s'est pas déroulée sur le sol hongrois lequel n'a pu donc être dévasté par les bombes et les gaz, etc.

Ce qu'il y a de bon dans ce livre c'est la façon dont est campé le personnage principal, Costa, valet et fils de valets. Il est si beau que plus tard il se dégoûtera d'une vie de conquêtes faciles, jusqu'au jour où, pour la première fois de sa vie, il aimera... la fille de celui auquel il avait juré de faire expier les crimes de la justice des hommes. Ces *Barbares* dont il s'agit, ce n'est rien moins en effet que l'humanité tout entière, Tsiganes exceptés ! Honnête, réservé, d'une distinction suprême, chevaleresque, intransigeant sur le point d'honneur, Costa, comme Ruy Blas, est là pour prouver que les valets sont souvent meilleurs que leurs maîtres : c'est lui qui représente la voix de la conscience, la puissance du Bien vis-à-vis de tout ce reste qui est Mal, c'est lui qui est l'arbitre de la vertu, lui qui donne ses huit jours chaque fois que la vie de ses maîtres déçoit son honnêteté, qu'un geste d'eux déplaît à sa finesse aristocratique ou à son besoin de luxe, ou qu'une maîtresse de maison lui manifeste un intérêt trop pressant. Il a de la chance, ce Costa. L'atavisme parle en lui : il vient du pays où les seigneurs sont restés des seigneurs et où, parmi tant de belles femmes, on sait choisir.

Le livre fermé, on en vient à penser que toute cette histoire n'a été pour l'auteur qu'un procédé lui permettant de broser un tableau rapide mais assez complet de la vie sociale d'aujourd'hui, la vie des riches surtout, vue par un valet heureux et philosophe, à la manière du *Journal d'une femme de chambre* de Mirbeau, — ou de M^{me} de Loys. Au gré des innombrables changements de place du héros défile une galerie fastidieuse de personnages dont on eût pu nous épargner l'énumération. La philosophie de ce livre est juste néanmoins, et si, — sur cette idée de la lassitude moderne, avec la peinture de ces gens qui ont tout épuisé et joui de tout en voulant toujours autre chose, avec cet appel passionné à une vie plus fraîche, au retour à la nature, aux « Hommes de la Route »,

— on a déjà fait mieux, on pouvait faire encore un bon roman contemporain — moins feuilletonnesque et surtout mieux écrit.

(Genève-Leipzig)

ALDO DAMI.

Echos lyriques de Trianon et allégories poétiques.

Rédaction de LAMPÉRTH GÉZA, secrétaire général de l'Académie [?]
Petőfi. Traduction [?] du hongrois par P. V[értes] LÉBOURG.
Budapest, 1928. S. A. V. Hornyánszky, impr. de la Cour [!] roy.
hongr. Pet. in-16°, 100, (4) p.

Sous ce titre, M. LAMPÉRTH a voulu réunir quelques-unes des meilleures pièces des poètes hongrois de cette époque romantique qui est, comme on sait, à d'autres égards, l'époque « classique » de la poésie hongroise. Il y a là des œuvres de ARANY, KÖLCSEY, PETŐFI, TOMPA, VÖRÖSMARTY, écrites en partie après l'issue de la malheureuse guerre d'indépendance de 1848 et dans lesquelles on peut voir comme une prescience du destin tragique de la Hongrie, ou en tous cas une analogie avec la situation actuelle. Suivent plusieurs poèmes d'auteurs plus récents faisant directement allusion au sort de la Hongrie de Trianon,

Nous regrettons de n'avoir pu nous rendre compte de la valeur de ces pièces, car M. LAMPÉRTH a été abominablement trahi par un M. LÉBOURG, qui s'est efforcé dans sa « traduction », de construire des vers rimés, au mépris de la syntaxe la plus élémentaire et de la prosodie elle-même. Il est impossible de massacrer le français d'une façon plus puérile¹.

(Genève)

A. D.

1. Depuis les *Echos lyriques de Trianon*, M. P. V. LÉBOURG a récidivé. Il a commis un nouveau recueil de poésie hongroise, intitulé *Poétesses hongroises* (Paris, éd. de Pierre Masson, 1929. Pet. in-16°, 114 p.). Après quelques lignes sympathiques à la Hongrie par M. MASSON, le traducteur nous présente des traductions de poétesses hongroises... Mais quelles poétesses !... Le plus qu'on puisse dire de ces dames, c'est que la plupart d'entre elles ne sont connues que d'un tout petit cercle d'intimes ayant lu leurs « œuvres » en manuscrit, probablement en soirée de famille. Peu d'entre elles ont jamais publié un volume de vers ; il s'en trouve qui sont caractérisées comme « poétesse aux sentiments fins », d'autres étaient les meilleurs cavaliers de leur temps ou « première championne de tennis ». Et toutes, grâce à M. P. V. L. : « poétesses hongroises ! » Et quelles traductions !... Si M. V. P. Lebourg éprouve quelque sympathie pour les lettres hongroises et s'il veut leur rendre service il fera bien de trouver un collaborateur, parfaitement au courant de la syntaxe française, pour mettre ses ébauches dans un français lisible, et en prose. Et s'il poursuit un choix aussi arbitraire que dans ce petit volume, il fera peut-être plaisir à ses « élus », mais ne sera d'aucune utilité pour la propagation à l'étranger de la vraie littérature hongroise.

(N. d. l. R.)

ANDRÁS HEVESI. **A magyar vonatkozású francia szindarabok bibliográfiája** (La bibliographie des pièces de théâtre françaises concernant la Hongrie), tirage à part de *Magyar Könyvszemle*, 1929, fasc. I-II, Budapest, Stephaneum, 24 p.

Les travaux bibliographiques de Ignace KONT, poursuivis et complétés par André LEVAL, Béla ZOLNAI et Zoltán BARANYAI, continuent à faire école : cette fois-ci c'est M. András HEVESI qui, grâce aux études bibliographiques déjà publiées et à ses propres recherches concernant l'histoire du mélodrame, a pu réunir 55 pièces dramatiques où il est question, plus ou moins directement, de la Hongrie ou des Hongrois.

En parcourant cette liste on constate avec mélancolie que parmi cet amas de drames et de mélodrames, il n'y a pas, chez leurs auteurs, le moindre effort en vue de se renseigner avec quelque exactitude sur le pays hongrois. Le plus souvent ils ignorent même sa place sur la carte et on a l'impression que les noms de *Hongrie* et de *Hongrois* ne servent qu'à mettre en mouvement l'imagination des auteurs qui, dès qu'il s'agit de la Hongrie, donnent libre carrière à leur fantaisie. D'ailleurs, à l'exception de la *Barberine* de Musset qui a cherché tout exprès un milieu fantaisiste en plaçant sa pièce dans une Hongrie fabuleuse à l'imitation de sa source Bandello, on ne trouve guère, dans la liste de M. HEVESI, une seule pièce qui eût pu se maintenir au répertoire. Mais ne nous plaignons pas trop : cette curiosité qui ne se dément jamais, chez les auteurs de théâtre français du XIX^e siècle, donne la preuve malgré tout d'une certaine sympathie de leur part et sans doute aussi du côté du public, car en général leurs Hongrois sont de « bons types », héroïques et désintéressés.

Quelques remarques supplémentaires : au n° 11 je renvoie au travail de M^{lle} Ilona KIRÁLY : *Szent Márton magyar király legendája* (= La légende de saint Martin, roi de Hongrie), Bibl. de l'Inst. Français à l'Université de Budapest, n° 8, Budapest, 1929, où l'on peut trouver non seulement la mention de variantes de l'histoire de Berthe au Grand Pied antérieures à Adenet le Roi, mais encore une analyse très détaillée de trois mystères ayant pour sujet la vie de saint Martin, le légendaire roi de Hongrie, et dont le premier, imprimé vers la fin du XV^e siècle, est certainement la plus ancienne pièce de théâtre se rapportant à la Hongrie. Cette Hongrie des Sarrasins où naît saint Martin, n'est en aucune manière plus fantaisiste que la Hongrie des auteurs de mélodrames, placée au milieu de Moldaves et de Scandinaves.

Au n° 35 ajouter pour la bibliographie Lajos SIPOS : *A magyar szabadságharc visszhangja a francia iredalomban, 1848-1851*, (Bibl. de l'Inst. Français à l'Université de Budapest, n° 10) Budapest, 1929. 77 p. où l'on peut lire une analyse détaillée de la pièce de Château-Renard.

Quel rapport le n° 43 : *La Tzigane* de Delacourt et Wilder, mis en musique par Johann STRAUSS et joué à l'Opéra Comique en 1877 a-t-il avec le fameux *Zigeunerbaron* de Johann Strauss composé en 1885 ? Serait-ce la forme primitive de la célèbre opérette ?

Enfin il conviendrait d'ajouter à la liste de M. Hevesi le drame de Henry KISTEMAECKERS, *L'Exilée*, joué la première fois le 3 avril 1913 à la Comédie des Champs-Élysées et publié dans la *Petite Illustration*, n° 26 (23 août 1913).

Cette pièce clôt dignement la liste de M. Hevesi. L'auteur, dramaturge très estimé, a situé son sujet dans le « Château de Salicz, résidence royale des princes au Theissenland dans les Karpathes ». Un couple français représente la franchise, la liberté, enfin toutes les vertus dans ce pays corrompu, gouverné par le « Prince Frantz Rodolphe de Salicz Karlsburg ». Les personnages qui composent l'entourage du prince portent des noms allemands (Streck, Winzel, etc.), mais ils parlent *hongrois*. Sur l'emplacement du Theissenland l'ignoble Streck renseigne l'auditeur avec assez d'exactitude :

STRECK... Vous savez au moins ce que c'est que le Theissenland ?

FLAMINE. — L'ancienne Goldavie, débaptisée par l'Autriche.

STRECK. — Et annexée depuis un siècle. Eh bien, on excite les Goldaves à revendiquer la séparation. Comme la monarchie inféodée au pouvoir central austro-hongrois s'y refuse, on ose murmurer le mot de république !... Croates, Ruthènes, Roumains, Polonais, tous ceux qui nous infestent, poussent sourdement à l'action... A Raschau, un avocat nommé Bokhar, réclame un plébiscite¹.

L'ignoble Frantz Rodolphe veut dresser une embuscade où devrait périr Henri Virey, journaliste français, qui incarne toutes les vertus républicaines :

VIREY. — Petit coquin de Streck ! Voyez-vous ça ?... C'est en hongrois qu'il donnait ces gentilles instructions au jeune cyclope ?

JACQUELINE. — Oui.

VIREY. — Mais... Ah ! c'est juste, vous comprenez la langue du pays.

La bataille où d'ailleurs la révolution ne triomphe qu'un moment, a lieu sur les plaines de *Stépan* près de *Raschau*. Le Doc-

1. Ce nom est-il un écho du nom de M. Srobár ?

teur Ephim Jouk, fils d'un rabbin de la Petite-Russie, en apporte la nouvelle. Ainsi se mêlent dans l'ignorance d'un écrivain français de vagues notions romantiques sur la maison des Habsbourg, et sur la Hongrie, croquemitaine des nations voisines. Du reste dans ce pays parlant le hongrois, pas un nom, pas un trait hongrois : même les noms de valet, *Miarh*, *Radagh* sont absolument fantaisistes. Raschau est sans doute une déformation voulue du nom allemand de la ville purement hongroise de Kassa (Kaschau, aujourd'hui en Tchécoslovaquie), dont le nom historique en français est d'ailleurs : Cassovie.

Et Jules CLARETIE a pu dire de cette pièce qu' « elle a la sauvagerie des Balkans et la poésie de nos Vosges »...

A. E.

(Budapest).

M. HEEPE. **Lautzeichen und ihre Anwendung in verschiedenen Sprachgebieten.** Von Fachgelehrten zusammengestellt unter Schriftleitung von —. Berlin. Reichsdruckerei, 1928, 8°, 116 p.

Ce livre publié apparemment dans un but pratique, n'est pas non plus sans intérêt pour les chercheurs scientifiques. La première partie contient les systèmes de notation phonétiques les plus généralement connus : ceux de LEPSIUS, de LUNDELL, de FORCHHAMMER, de l'*Association Phonétique Internationale*, de la *Conférence de Copenhague*, etc. La seconde partie nous donne l'historique des transcriptions phonétiques en usage dans les diverses branches de la linguistique. Nous avons lu avec une curiosité particulière les chapitres où M. E. LEWY a décrit les systèmes adoptés dans la linguistique finno-ougrienne et turke (Türksprachen).

Quant aux données de M. LEWY concernant l'orthographe historique hongroise (p. 72), elles nous semblent un peu précaires et même erronées. Je ne comprends pas, par exemple, pourquoi M. Lewy appelle hongr. *á, é, í, ó, ú, ő, ű* des « geschlossenen. Jangen Vokale ». « Geschlossen » est sans doute mis par erreur pour « gespannte », ' tendu '. Il est certain en effet que toute voyelle longue prend en hongrois une prononciation tendue tandis que toute voyelle brève est d'une prononciation relâchée. Il est faux aussi que y soit le signe de la palatalisation : *ny* et *ty* désignent, il est vrai, des consonnes palatales, bien que dans la prononciation générale *ty* rende une *affriquée* palatale (tʃ), par

contre la valeur phonétique de *ly* est : *ḷ* ou plus rarement : *j* (*golyó* = goio ; *gallyal* = gajal) ; *dy* donné par M. Lewy est une faute d'impression évidente pour *gy*, seul en usage, et dont la valeur est le plus souvent *d'* ou *d'j*.

D'autre part l'affirmation que « das Ungarische und das Finnische bedienen sich ihrem Lautwesen gut angepasster lateinischer Alphabete », peut induire en erreur le lecteur non averti, car c'est un fait acquis que l'orthographe historique hongroise est plutôt de nature étymologique que phonétique. Deux consonnes du système phonétique hongrois n'ont point de signe spécial : *η* et *χ* (dans *hang*, *kapj*), en revanche l'écriture emploie plusieurs signes, parfois en grand nombre, pour rendre le même son. Par exemple les affriquées : *ts*, *tš*, et les géminées, offrent des variétés multiples de notation. Il n'est pas rare de trouver pour l'équivalence d'une affriquée et surtout d'une affriquée géminée 20 à 30 manières de notation : par ex. *tarts*, *pénzsóvár*, *tud sokat*, *tudsz sokat*, *pontysereg*, *gyöngysor*, etc.

Il aurait sans doute été plus utile de faire connaître le système phonétique du hongrois moderne.

ZOLTÁN GOMBOCZ.

(Université de Budapest).

A. O. VEISÄNEN. **Kantele — ja jouhikko — savelmia.** Johdannon kirjoittanut ja sävelmät julkaissut A. O. Väisänen. Helsinki, 1928 (Suomen kansan sävelmiä, viides jakso), 8°, 140 p.

Le romantisme du XIX^e siècle, en s'attachant aux traditions nationales des divers peuples, par leur côté pittoresque, a révélé toute une série de cultures populaires, ayant chacune sa saveur particulière. Dans ce travail d'exploration le peuple finnois figure certainement parmi les premiers, grâce à son zèle inlassable et à ses efforts méthodiques. C'est cette curiosité à la fois nationale et scientifique pour le peuple qui anime l'utile entreprise des *Chansons populaires finnoises* dont le cinquième volume vient de sortir de presse. Les premiers volumes de cette collection ont déjà fourni bien des lumières nouvelles et précieuses à l'intelligence du folklore finnois et du folklore, en général. Le système d'Ilmari Krohn qui a classé les chansons d'après le ton final, a ouvert des horizons aux folkloristes européens : c'est ce système qui fut adopté par exemple par les Hongrois Zoltán Kodály et Béla Bartók pour leurs collections de chansons populaires. Le présent

volume apporte aussi du nouveau : on y trouve non seulement des chansons populaires, air et paroles, mais encore une étude complète sur les deux instruments de musique finnois : le *kantele* et le *jouhikko* (Streichleier). Par là l'auteur a rendu un grand service même aux admirateurs de l'art musical finnois, ainsi certaines particularités des partitions du célèbre compositeur finnois Sibelius, incompréhensibles jusqu'à présent, s'expliquent fort bien, par les possibilités des deux instruments primitifs des Finnois.

Mais la publication de M. VEISÄNEN est intéressante aussi à un autre point de vue. Elle suggère en effet la solution d'un problème ancien : un instrument de musique peut-il déterminer un certain esprit musical ? Ce livre nous donne à penser que d'autres recherches dans la même direction permettront un jour de résoudre cette question ; on remarque en effet une différence essentielle entre les improvisations jouées sur le *kantele* pentacorde et celles exécutées sur le *kantele* polycorde. La technique de ces deux instruments à corde du peuple finnois explique d'ailleurs à elle seule les magnifiques *pizzicati* de la musique artistique finnoise.

Le livre s'ouvre sur la description des instruments. Il rend compte ensuite du travail de recueillement dont il esquisse même l'historique. Des photographies nous montrent des musiciens populaires, ces « arbres à chansons », et finalement on nous donne la clef de la classification des mélodies et des abréviations. Viennent ensuite 280 chansons et un résumé en allemand, ce qui rend cette publication accessible même aux chercheurs ignorant le finnois.

Ce livre de 140 pages semble une parcelle de tout un organisme. Toute la Finlande y est, avec sa culture originale et sympathique.

(Institut de linguistique hongroise à l'Université de Budapest).

LÁSZLÓ BÓKA.

André ADY. **Le grand poète magyar.** Traduit par Louis Joseph FÓTI. Librairie Française, Budapest [1930]. In-16, 60 p.

Quand donc les mânes des plus grands poètes hongrois seront-ils délivrés de certains « traducteurs » trop zélés, braves gens certes, pleins de bonnes intentions, sincèrement épris de beauté, et même, — comme le prouve M. FÓTI dans son introduction —

d'idées élevées, mais auxquels leur connaissance insuffisante du français, et surtout leur ignorance totale des lois de la poésie française, devraient interdire de semblables tentatives ? Quand donc MM. LEBOURG, FÓTI et consorts comprendront-ils que si neuf cent quatre-vingt-dix-neuf personnes sur mille, dans tous les pays, ne sont pas poètes et ne peuvent pas l'être dans leur langue maternelle, à plus forte raison un étranger ne peut pas s'improviser poète français ? Combien de fois faudra-t-il répéter que l'art de la traduction est le plus délicat de tous, et que surtout, traduire un poète en poésie est une gageure, accessible seulement aux talents les plus rares ? Que le vers libre, ou le simple vers libéré, existent depuis assez longtemps en français pour que le traducteur ne soit pas obligé de rimer et en général d'observer les lois du vers régulier, si difficile ? Que MM. Lebourg et Fóti croient, ce faisant, observer ces règles et n'aboutissent qu'à des vers faux, ridicules, qui ressembleraient à la « métromanie » des versificateurs du XVIII^e siècle, qui furent tout sauf des poètes, si ceux-ci n'avaient pas eu au moins l'excuse d'écrire en bon français ? Et qu'enfin il ne fallait justement pas « suivre de près le texte », « ne pas changer l'ordre des mots », ne « remplacer que rarement les mots par les idées », toutes choses dont se vante, dans sa préface, M. Fóti ? S'il n'avait songé précisément qu'aux idées, s'il les avait rendues sous une autre forme et dans un tour strictement français, bref s'il avait possédé à fond la langue de traduction et avait fait œuvre de vrai traducteur, nous ne serions pas obligés de lui dire aujourd'hui que son livre a l'allure d'une mauvaise traduction juxtalinéaire.

Tout serait à citer, ici, comme exemples de mauvais goût et d'erreurs grossières de langue. Bornons-nous à dire que M. Fóti place régulièrement une virgule entre le sujet et le verbe, qu'il conjugue *craindre* ou construit *sans que* avec l'indicatif, qu'il écrit *profète*, il *mourat*, *destiné* pour 'destinée', *relevra*, nous *courrons* (au présent), tu me *repousse*, tu *m'écrase*, *faun*, *ils étaient vivantes*, *financé* pour 'fiancé', *zouzouant* (?), *t'étais* (!!!), *t'en a bien vu* (!!!), *rappeler le monde* pour 'rappeler au monde'. sans compter toutes les phrases mal construites ou pas construites du tout, ce qui rend des strophes entières absolument incompréhensibles.

Il serait cruel d'insister. Pour que la poésie se devine encore sous une morphologie et une syntaxe pareillement massacrées, il faut vraiment qu'Ady ait été un grand génie. Mais M. Fóti, lui, n'obtient qu'un succès d'hilarité.

Aldo DAMI. **La Hongrie de demain, critique des programmes révisionnistes.** Paris, A. Delpeuch, 1929, in-8°, 232 pages (avec deux cartes hors-texte).

M. Aldo DAMI, qui n'est pas un Hongrois, estime que les conditions du traité de Trianon sont « profondément injustes » (p. 7) et qu'elles ont abouti à créer dans toute la région du Danube de véritables « absurdités » géographiques, ethniques, économiques, etc. (p. 156). Ce n'est pas à dire que les programmes révisionnistes doivent être entièrement approuvés : l'Europe ne permettra jamais le retour à la Hongrie « intégrale » et « millénaire », et la carte que publia lord Rothermere dans le *Daily Mail* du 30 août 1927 ne peut obtenir une adhésion sans réserve. Mais la Hongrie mutilée ne saurait rester ce qu'elle est, elle est appelée à subir des « changements inévitables » et il est permis de songer dès à présent à la meilleure façon de construire et d'organiser « la Hongrie de demain ».

L'auteur ne croit pas aux frontières naturelles, dans le sens géographique du mot : les montagnes marquent rarement une limite de langues et l'on constate que les deux versants sont habités par une même population ; les fleuves unissent les hommes au lieu de les séparer. La chose est exacte — à condition de ne pas généraliser. Ne faut-il pas reconnaître, avec M. Aldo DAMI lui-même (p. 88), que la Drave « coïncide sur la plus grande partie de son cours avec la limite ethnique hongro-croate » ? Et ne voit-on pas la bande de territoire ethniquement hongrois annexée à la Tchécoslovaquie et à la Roumanie souffrir avant tout de son isolement géographique, coïncée qu'elle est « d'un côté par la frontière, de l'autre par les montagnes qui séparent ses habitants du reste de leur nouvelle patrie » ? (p. 154-155). Il y a là dans le détail quelques contradictions. — Quoi qu'il en soit, estime M. Aldo Dami, on peut admettre l'argument géographique ou lui préférer l'argument ethnique ; mais ce qui est choquant, pour ne pas dire plus, c'est de voir les Tchèques « réclamer les Allemands de Bohême en vertu de l'argument géographique et contre l'ethnographie, et en même temps les Slovaques en vertu de l'argument ethnique, c'est-à-dire contre la géographie qui, ici, parlait en faveur de la Hongrie » (p. 83-84). — En vérité les Hongrois sont des paysans qui habitèrent de préférence la plaine et qui ont laissé d'autres peuples occuper le pourtour montagneux de leur pays, mais ils ont débordé sur les plateaux (par exemple en Transylvanie) et dans le fond des vallées. Aussi ont-ils réellement une

frontière « naturelle » : les premiers contreforts des montagnes, l'endroit où la cuvette relève ses bords, où la pente commence : le Mátra, la chaîne du Bihar. Le traité a méconnu cette frontière naturelle pour attribuer aux voisins de la Hongrie une portion de la plaine.

Il n'y a pas moins de finesse dans l'analyse des éléments qui entrent dans le concept des nationalités. Les révoltes roumaines ne furent jusqu'en 1848 que des mouvements sociaux et jamais le mécontentement roumain ne s'est étendu à toutes les régions, roumaines ou non, annexées aujourd'hui à la Roumanie. C'est à Budapest et grâce à la Hongrie que les différentes nationalités ont pris conscience d'elles-mêmes : « le premier texte serbe imprimé l'a été à Bude ; les meilleurs slavistes ont enseigné à Budapest ; ce sont ces savants qui ont éveillé, chez leurs élèves slaves et roumains, la conscience de leur nation » (p. 59). — Quant au reproche si souvent adressé à la Hongrie d'avoir négligé les régions allo-gènes, il tombe devant l'impartial examen des faits : Pozsony, Kassa, Kolozsvár étaient des centres intellectuels ; en Slovaquie il n'y avait pas un village sans école. « On dira que le but de cette politique a été précisément de magyariser les régions indigènes. Mais qu'aurait-on dit si la Hongrie avait fait l'inverse et négligé les Slovaques ? » (p. 60). — Le plébiscite, qui fonctionna pour la seule région de Sopron où, en dépit d'un peuplement en majorité non-magyar, il donna des résultats favorables à la thèse hongroise, aurait dû être partout appliqué, conformément au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Que faut-il penser des publications de la « Ligue pour la révision du traité de Trianon » ? Elles ne sont pas toujours présentées de la façon la plus convaincante et l'on regrettera que, dans le texte français, la langue soit aussi défectueuse (p. 93 note). D'autre part elles cherchent parfois à solliciter le jugement comme il arrive dans la carte du professeur Károly Kogutowicz qui atténue l'importance de l'élément roumain ou sépare trop rigoureusement Serbes, Croates et Bouniévats qui font partie d'un même ensemble ethnique. Mais d'une façon générale elles fondent sur des données exactes les jugements fort modérés puisqu'elles renoncent définitivement à la moitié environ des territoires et des habitants arrachés à la Hongrie. « Même si toutes les propositions de la Ligue étaient adoptées, il resterait donc encore de nombreux îlots hongrois à l'étranger, notamment dans les comitats de Szatmár, Hunyad, Bihar, dans le Banat, sans compter les *Csángók*, ou Hongrois de Moldavie, qui forment des enclaves sur le Sereth et

ses affluents » (p. 118). De toute façon l'unité de la Hongrie d'avant-guerre, dont les Hongrois étaient si fiers, sera brisée et il faut savoir gré à la *Ligue* d'avoir fait ce sacrifice « nécessaire, mais douloureux pour tous les cœurs hongrois ».

Quant à M. Aldo Dami, il présente les propositions qui constituent « un compromis entre cette frontière et le tracé de la *Ligue*. » Elles abandonnent la Transylvanie, mais elles revendiquent la petite région de Máramaros, celle du Szilágy et une portion du Banat ; elles demandent le plébiscite « au moins pour certaines petites zones mixtes magyaro-slovaques et pour les Ruthènes et, si possible, pour les Slovaques de l'Est. » Elles restitueraient en somme à la Hongrie trois millions et demi d'habitants — dont un million et demi d'allogènes qui compenseraient exactement les Hongrois définitivement laissés en dehors de la frontière.

De copieux appendices (65 pages), appuyés sur des cartes extrêmement précises, permettent de suivre sans difficulté une discussion très serrée bourrée de chiffres et de faits, qui ne veut rien laisser dans l'ombre et ne donne aucune place à la sentimentalité. Ils achèvent de donner toute leur valeur aux renseignements accumulés dans ce livre de science et de bonne foi, véritable encyclopédie de la question de la révision.

(Université de Besançon).

LOUIS VILLAT.
